

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur... 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — ... 10 — — 13 »
Trois mois, — ... 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront complétés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 16 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 13 minutes du matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
4 — 13 — — soir, Express.
7 — 11 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 2 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 07 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
7 — 55 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
5 — 47 — — soir, Omnibus.
9 — 59 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les réclames... 30 —
Dans les faits divers... 50 —
Dans toute autre partie du journal... 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR.

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

On mande de Londres qu'à la prochaine Conférence, le cabinet anglais proposerait une nouvelle ligne de délimitation.

Cette ligne traverserait la partie mixte du duché de Slesvig, partant du golfe de Gjelting et allant finir un peu au sud de la ville de Bredsted.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour reconnaître que cette ligne est de convention, et ne forme pas une frontière militaire.

Il est douteux que le cabinet de Copenhague adhère à cette proposition.

Un journal de Vienne, la *Börsenhalle*, s'exprime ainsi :

« La bonne entente entre l'Autriche et la Prusse paraît avoir éprouvé dans les derniers temps une atteinte assez grave. Il est certain qu'on blâme fortement ici la Prusse d'avoir consenti à la prolongation de l'armistice pour quinze jours. D'autre part, on craint que dans la question de la ligne de démarcation elle n'abandonne la ligne de démarcation convenue d'abord avec l'Autriche. »

Le prince de Prusse repart pour son quartier-général à l'armée du Sleswig.

Le rigsråd, assemblée des députés danois, est convoqué pour le 25 juin, veille du jour où expirera l'armistice. Si les bases d'une conciliation ne sont pas arrêtées alors par la diplomatie, on peut prévoir que le rigsråd prendra une attitude très-belligère et encouragera le

roi à une résistance poussée jusqu'aux dernières forces de la nation.

On paraît beaucoup compter à Vienne sur l'entrevue de Kissingen entre les empereurs de Russie et d'Autriche, pour amener une entente plus cordiale entre les deux gouvernements.

Le *Wanderer* annonce que le prince Gortschakoff n'accompagne le czar dans ce voyage que dans le but de conclure avec les deux gouvernements allemands un traité par lequel serait arrêtée la garantie réciproque des provinces polonaises.

On lit dans le Nord :

« Nous croyons pouvoir annoncer que le gouvernement russe n'a pas l'intention de donner un successeur à M. de Kisselef, qui vient d'être rappelé de son poste de ministre de Russie à Rome, et que désormais les relations entre les deux cours se borneront simplement à l'expédition des affaires qui n'ont pas de caractère politique. »

On écrit de Rome le 8 juin, à l'*Union de l'Ouest* :

Nos italianissimes se sont mis en frais, dimanche dernier, pour solenniser la fête de l'*Unité italienne*. Leur programme est toujours le même : fusées, pétards, exhibition de cocardes ou de drapeaux tricolores. C'est leur manière d'affirmer le droit de l'Italie sur Rome et les sympathies de Rome pour l'Italie. Autrement, tous les mécontents se promenaient dans le Corso en affectant une certaine attitude : on appelait cela une *démonstration*. Au-

jourd'hui, les mécontents restent prudemment chez eux, et le comité n'a d'autre ressource que de payer quelque pauvre diable pour agir au lieu et place des patriotes et subir toutes les conséquences de son dévouement, jusqu'au cachot inclusivement.

Dimanche soir, donc, les agents du comité se sont mis à l'œuvre. La population s'y attendait, et sans doute aussi la police, qui a opéré avec une précision et une sûreté admirables.

La veille, déjà, un peu après l'*Ave Maria*, des individus avaient arboré de petits drapeaux aux couleurs piémontaises en les lançant sur les reverbères et sur les fils télégraphiques où les retenait suspendus un contre-poids en plomb attaché à la hampe. Dans la soirée du grand jour, des feux de Bengale blancs, rouges et verts ont été allumés sur les hauteurs du Viminal, du Quirinal et du Pincio, sur les places de Venise et Trajane, sur le grand escalier de la Trinité-des-Monts, aux abords du pont Saint-Ange, sur la place Saint-Charles à *Catinari* et en d'autres lieux moins connus.

Vers neuf heures on a entendu trois ou quatre détonations au centre de la ville. C'étaient des pétards ou bombes en bois : deux ont été lancés sur le forum de Trajan, une dans le jardin du Café-Neuf et la quatrième, au Corso. Personne n'a été blessé, personne n'a poussé un cri ou pris la fuite. La partie saine du peuple romain a fait preuve d'un tact et d'un bon sens exquis : son attitude méprisante et impassible lui fait le plus grand honneur.

Pendant ce temps-là, des patrouilles déguisées parcouraient les rues en tous sens, et opé-

raient bon nombre d'arrestations. Français et pontificaux agissaient de concert et souvent ensemble. Un officier de gendarmerie romaine, M. Evangelisti, a ramassé et éteint une bombe avant l'explosion. Sur un signe du général baron de Polhès, commandant la place de Rome, on s'est emparé du concierge du palais Costa, soupçonné d'avoir allumé un feu de Bengale ; il a été depuis remis en liberté ; deux *vaccinari* (écorcheurs d'animaux) Becchini et Bovi, tous les deux bien connus pour l'exaltation de leurs principes politiques, et redoutés d'ailleurs à cause de leur cruauté et de leur force herculéenne, ont été arrêtés près de l'ambassade d'Autriche ; enfin, ce qui est pénible à dire, ce dont je ne vous parle qu'après avoir pris les informations les plus minutieuses, la gendarmerie pontificale a dû s'emparer de trois sergents français, MM. Martin, Menet et Marghein, du 29^e de ligne, qu'elle venait de surprendre au moment où ils allaient, eux aussi, des feux de Bengale...

M. de Montebello reproche, dit-on, aux gendarmes d'avoir agi avec trop de précipitation dans cette affaire ; néanmoins le général en chef convient que les trois sergents, les supposât-on ivres, doivent être exemplairement punis.

On a observé que les pompiers n'ont pas prêté main forte à la troupe, et qu'un des individus pris en flagrant délit portait une partie de l'uniforme des douaniers pontificaux. Un des derniers actes de la police a été une perquisition minutieuse opérée chez le concierge de l'administration des chemins de fer romains, nommé Tagliapietra. On a trouvé chez cet homme des engins semblables à ceux qui

FEUILLETON.

12

OTTO GARTNER

(Suite.)

Le soir, en procédant à ma toilette, que je voulais, autant que possible, mettre en harmonie avec l'honneur qui m'était fait, deux sentiments contraires m'agitaient : les préventions de M. Duclos blessaient moins ma fierté que la bienveillance calculée de M. Gustave Moraud, sans laquelle le caissier n'aurait jamais osé parler en ma faveur. N'était-il pas cruel pour moi de subir la protection de celui qui jusque-là n'avait cessé de me nuire ?

« A quoi tiennent les choses, me disais-je ; si le hasard ne m'eût fait maître d'une historiette déplaisante pour le cher neveu, je végétais ici misérablement, toujours exposé à être renvoyé pour la moindre faute. »

Mais la pensée de voir Laurence ! de m'asseoir près d'elle à la table et sous les yeux de son père ! était, me semblait-il, franchir un degré. A la Saunerie, sans doute, je la voyais plus librement : la simple et charmante fille m'y traitait en égal ; pou-

vait-elle, cependant, combler la distance qui nous séparait ? Chez M. Duclos, son invité, son convive, je m'élevais un instant à la hauteur que j'ambitionnais désormais de toute l'ardeur de mon âme. Oh ! comme la jeunesse se paye d'une heure d'illusion !

A six heures précises, gêné dans mes habits des grands jours, tremblant d'émotion, je sonnais à la porte de la Recette. En entrant dans le salon, je ne vis que M. Gustave, nonchalamment couché dans une bergère et tenant un petit journal à la main.

— Allons, pensa-je, le voilà encore ici.

— Peste ! comme vous êtes beau, monsieur Gartner, me dit-il d'un air goguenard, on croirait que vous allez à la noce.

Personne n'était là, heureusement ; au lieu de perdre contenance, la mauvaise humeur me rendit la présence d'e-priit.

— Beau ! parce que je n'ai eu affaire, en venant ici, ni à Pierrot, ni à Jacquot.

— Ah ! c'est une vieille histoire ; vous avez la mémoire fidèle.

— Assez.

— Bon, bon, si vous voulez que nous nous fassions la guerre ?

— Je ne la cherche ni ne la crains.

— Alors, la paix vaut mieux. Savez-vous danser, monsieur Gartner ?

— Pas trop bien.

— Dommage ! je vous aurais montré le pas du croyant. Tenez, je viens de le voir là dans le *Chorégraphe*, c'est original au possible : voyez.

En disant cela, il partit *en avant deux*, puis, après quelques pas cadencés, prit une pose... originale en effet : debout, dans l'attitude de l'extase, les bras en l'air, les jambes roides et écartées, il figurait un X.

— Eh bien, Gustave ! s'écria M. Duclos en apparaissant inopinément avec Laurence, que signifie ce mouvement télégraphique ?

— Rien, mon oncle : M. Gartner voulait apprendre le pas du croyant.

— Ah ! bonsoir, monsieur Gartner, je ne vous présente pas à ma fille, je crois que vous l'avez vue une ou deux fois chez M. Noblot ?

Je m'inclinai.

On passa immédiatement dans la salle à manger. M. Duclos s'était arrêté pour donner un ordre : Gustave prit le bras de sa cousine et entra le premier. Je les suivais, un peu mortifié qu'on m'enlevât si cavalièrement l'honneur mille fois précieux pour moi

de conduire Laurence. Mais Laurence se retourna de mon côté, un léger sourire courait sur ses lèvres... était-ce pour me consoler ? Je l'imaginai : cette simple espérance suffit pour me rendre heureux.

M. Duclos n'était pas grand causeur apparemment : quelques paroles de politesse condescendante à mon adresse, deux ou trois mots à sa fille, puis il céda le dé de la conversation à Gustave, qui s'en acquittait à merveille. Je sus bientôt les noms et qualités de tous les chiens et chevaux de ses amis : pas un chien ne valait Fœdor, aucun cheval ne pouvait lutter avec Clara. S'étendant ensuite sur le mérite respectif des jeunes gens qu'il admettait à sa familiarité, il fit à chacun sa part. Jules Miron connaissait à fond le carambolage, Doineau fumait des cigares de choix, Charles Bréan tirait le pistolet dans la perfection, Maillard ne s'entendait qu'à faire le punch, mais il y excellait ; quant à lui, Gustave, il leur rendait des points à tous... qui en pouvait douter ? De Pierrot et de Jacquot il ne fut pas question.

Le dîner se termina sans que j'eusse placé une phrase. Seulement, de temps en temps, Lauren ce me montrait quelque pièce du service.

— Comment appelez-vous ça ? me disait-elle en souriant.

avaient été employés dans les rues et les portraits de la plupart des généraux italiens.

Ainsi s'est terminée cette soirée mémorable !... La population éprouve un profond mépris pour une cause dont les soutiens principaux se recrutent parmi les hommes les plus méprisables. Sur plusieurs points, l'explosion des pétards était accueillie par les huées et les sifflets des passants.

Nous n'avons encore sur l'arrivée et la réception du roi Georges à Corfou que les laconiques et vagues informations du télégraphe. Les correspondances d'Athènes que nous recevons aujourd'hui nous rendent compte de l'excursion du jeune roi dans le Péloponèse.

L'accueil enthousiaste qu'il a reçu sur toute la route qu'il a parcourue et dans toutes les villes qu'il a visitées atteste que nous ne nous trompons pas lorsqu'on s'attend à la popularité dont jouit le roi Georges, et en répétant que le salut de la Grèce était dans cette profonde et vive sympathie du peuple pour son souverain et du souverain pour son peuple.

Assuré d'un tel appui, le roi des Hellènes peut faire tête aux factions qui s'efforcent de le tenir en tutelle. Nous espérons qu'il rapportera de ce voyage la force d'oser.

L'agitation du Liban, dont nous avons parlé, se traduit, disent nos correspondances, en démonstrations que l'autorité a grand intérêt à réprimer. Dans les premiers jours de mai, un assez grand nombre de bédouins ont arrêté plusieurs voitures sur la route de Damas à Beyrouth et les ont complètement dévalisées. Un officier turc n'a dû la vie qu'au dévouement de ses femmes.

Quelques jours après, des Arabes de la tribu des Eyanbich, dans les environs de Tripoli, ont donné l'assaut au couvent grec de Maar-Yacoub, ont tué le supérieur, blessé plusieurs moines et pillé le couvent. A la première nouvelle de l'événement, Daoud pacha a envoyé 40 gendarmes, qui ont attaqué les Eyanbich et les ont mis en fuite. Il y a eu des morts et des blessés de part et d'autre.

Dans la première quinzaine de mai, il y a eu conseil à la Banque ottomane de Beyrouth au sujet du tirage des obligations de l'indemnité de Syrie. Tous les consuls avaient été convoqués. Il a été décidé que le tirage porterait sur 250,000 livres sterling.

Daoud pacha, qui était venu passer deux jours à Beyrouth, est reparti pour Tripoli.

Le Chili fait de grands préparatifs de guerre contre le Pérou.

Les ministres étrangers ont vainement essayé d'amener un arrangement amical entre le gouvernement péruvien et l'Espagne. Le gouvernement péruvien refuse d'entamer des négociations tant que les agents espagnols continue-

ront d'occuper une partie de son territoire.

Les autorités péruviennes avaient formé le projet d'arrêter le paquebot *Talca* dans le trajet du Pérou à Panama, afin de s'emparer par force de M. Mazarredo, envoyé du gouvernement espagnol.

Le capitaine du vapeur de guerre anglais *Leander* fit échouer ce dessein en notifiant à l'amiral péruvien que, si pareille chose arrivait, il prendrait possession de tous les bâtiments de guerre péruviens stationnés dans le port.

Parmi les passagers du *Talca* se trouvaient quatre émissaires péruviens qui engagèrent plusieurs nègres à assassiner M. Mazarredo à son arrivée à Panama.

L'attitude menaçante de ces nègres obligea M. Mazarredo à se réfugier, aussitôt débarqué, dans la maison de M. Nelson, ce qui lui sauva la vie. Mais le consulat général de France, à qui l'on croyait qu'il s'était réfugié, fut attaqué; les agents péruviens brisèrent les vitres, arrachèrent le pavillon et commirent d'autres outrages.

M. Mazarredo partit de Panama le 21 mai, de grand matin, suivi par une bande d'assassins jusqu'à Aspinwall, où il ne dut son salut qu'au dévouement des officiers de la Compagnie des paquebots des malles anglaises.

Le dernier courrier d'Algérie confirme la nouvelle, annoncée dans le *Moniteur* du 12, de la mort du marabout Si-El-Azerey, tué le 5 juin en attaquant, avec de nombreux contingents, le camp du général Rose, à Dar-Ben-Abdallah. L'insurrection, en perdant un de ses chefs les plus énergiques et les plus influents, ne peut manquer de se désorganiser rapidement sous la pression des diverses colonnes qui manœuvrent en ce moment chez les Flittas.

Une dépêche télégraphique du 6 juin annonce que les Ouled-Chaïb et les Harrars ont demandé l'aman au général Deligny.

Les moissonneurs kabyles et sahariens affluent à Constantinople pour se louer aux propriétaires. On signale également l'arrivée dans les plaines des environs d'Alger de travailleurs de la Kabylie et du Djurjura, ce qui peut être considéré comme une garantie de tranquillité dans ces provinces et un indice de la bonne disposition des esprits. Tout porte donc à penser que l'insurrection est arrivée à son terme. (*Moniteur*).

Nous empruntons les extraits suivants à une correspondance adressée de Paris, le 13 juin, au *Phare de la Loire* :

Les professeurs au collège de France se sont réunis hier pour présenter deux candidats à la chaire de grammaire comparée. Ils ont présenté en première ligne M. A. Régnier, et en seconde ligne M. Bréal. J'ignore si M. Renan avait eu réellement l'intention d'assister à cette réunion; dans tous les cas, il en aurait

été empêché par le décret de révocation qui a paru hier matin au *Moniteur* et qui a tranché une question douteuse.

Vous savez qu'après avoir ramené dans son yacht Garibaldi à Caprera, le duc de Sutherland annonça qu'il allait continuer son voyage jusqu'à Constantinople. J'apprends aujourd'hui que le duc, arrivé à Malte, a rebroussé chemin et revient à Caprera. Le duc de Sutherland voudrait, dit-on, engager Garibaldi à l'accompagner dans son excursion en Orient. Si cette invitation est acceptée, ce nouveau voyage du général italien pourrait bien avoir plus de retentissement et des conséquences plus sérieuses que sa courte excursion en Angleterre.

Aux nouvelles de Kissingen se joint le bruit d'un voyage incognito du czar à Paris. Je crois, en effet, après ce qui vient de se passer en Pologne, que le czar agit prudemment s'il garde l'incognito en Occident. Sans doute les Parisiens ne manqueraient à aucune des convenances de l'hospitalité, mais il ne faudrait pas attendre d'eux l'un de ces accueils chaleureusement sympathiques qui pourraient être regardés comme une approbation de la politique Berg et Mourawieff.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

Le décret qui destitue M. Renan met fin à une situation qui devenait embarrassante pour tout le monde, le ministre et les professeurs du collège de France tous les premiers. Qu'eussent-ils fait si M. Renan s'était présenté pour conférer avec eux sur la nouvelle chaire à pourvoir? D'après un article de M. E. Laboulaye, professeur au collège de France, dans le *Journal des Débats*, il est permis de croire que lui au moins doutait de la destitution de M. Renan. Peut-être n'était-il pas seul de cette opinion.

On avait reproché à Duruy de n'avoir point suivi la voie régulière pour révoquer M. Renan. Un professeur du Collège de France, lui disait-on, ne peut être révoqué que par décret impérial. D'autre part M. Duruy lui-même avait réinstauré le 11 juillet 1865 un comité de garantie, dont l'avis était obligatoire avant toute révocation d'un membre du corps enseignant.

Sur le premier point, le décret du 11 juin rétablit la légalité. Sur le second, M. L. Boniface du *Constitutionnel* veut bien nous apprendre que les professeurs du Collège de France ne font point partie du corps enseignant et qu'ils n'en ont point les immunités. Ils sont destituables et révoquables à merci.

On voudra bien remarquer que le décret du 11 juin ne donne point la raison de la révocation de M. Renan. Il est dit, pour tout motif, que

M. Renan a été nommé à une place qu'il n'a point acceptée et qu'il prétend néanmoins conserver sa chaire au Collège de France. Cette prétention semble être ainsi la seule raison déterminante de la révocation de M. Renan.

— On prétend que plusieurs membres de l'Institut et des professeurs du Collège de France ont l'intention de protester contre la révocation de M. Renan.

— L'ouvrage posthume de Meyerbeer l'*Africaine* ou *Vasco de Gama* sera mis prochainement à l'étude à l'Académie impériale de musique. D'après l'intention formelle du célèbre compositeur, cet opéra sera représenté simultanément à Paris et à Berlin.

— La *Patrie* annonce que le navire confédéré l'*Alabama* est arrivé le 11 de ce mois en rade de Cherbourg. Après en avoir reçu l'autorisation de l'administration de la marine, le commandant de ce bâtiment a mis à terre environ 40 prisonniers provenant de navires fédéraux qu'il dit avoir détruits en mer. L'*Alabama* a subi, paraît-il, des avaries assez importantes, et son commandant sollicite l'autorisation de les faire réparer à Cherbourg.

— La *Perseveranza* de Milan donne la nouvelle qu'un pêcheur parcourant la rive droite du Mincio aurait été blessé, le 9 juin, par le feu d'une sentinelle de Mantoue.

— L'escadre anglaise de la Manche, aux ordres de l'amiral Dacres, a dû quitter hier au soir, à huit heures, la rade de Plymouth, où elle était depuis le 13 mai. L'avis *Triculo* est resté à Plymouth pour recevoir les dernières dépêches de l'amirauté et les porter à l'amiral.

Cette escadre se rend directement à Spithead. On assure qu'elle doit se tenir prête, en cas de besoin, à se porter dans la Baltique. Si les événements ne rendent pas nécessaire sa présence dans le Nord, elle aura pour mission de croiser sur les côtes d'Ecosse.

INONDATIONS EN SAVOIE.

Les pluies torrentielles qui sont tombées ces jours derniers sur les montagnes de la Savoie ont fait déborder les rivières et ont occasionné de graves accidents. Voici ce que nous lisons dans le *Courrier de Savoie* :

« Chambéry, vendredi soir.

» Toute la ville est en l'air. De tous côtés on ne voit que des gens affairés, on n'entend que commentaires sur les incidents de la journée, et suivant l'habitude, ces incidents, en passant de bouche en bouche, prennent des dimensions monstrueuses.

» Depuis trois jours il pleut sans cesse et cette pluie a grossi les torrents. Des avalanches d'eau sont descendues des montagnes et ont inondé les vallées.

» Ce matin, à sept heures, il pleuvait tou-

vant son mot ?

— Et vous êtes... de son avis, mademoiselle ?

— Oh ! vraiment non !

— Cependant M. Gustave a beaucoup d'esprit... je crois.

— Tout le monde le dit, mais je m'y connais si peu.

— Du moins son opinion vous fait quelque peine.

— Non, pourquoi ?

— Je ne sais trop : parce qu'il me semble qu'on voudrait penser, sentir comme ceux qu'on aime.

— Mais j'aime beaucoup Gustave, puisqu'il est mon cousin ; après cela, nous ne pensons jamais l'un comme l'autre.

— Ah ! qu'il est doux pourtant de voir des mêmes yeux, d'être ému des mêmes choses, de sentir du même cœur !

— Oui... c'est vrai, reprit Laurence d'un air pensif.

Sa main tourna encore quelques feuillets, puis elle me dit avec embarras :

— Vous n'êtes pas venu à la Saulaie dimanche dernier, étiez-vous malade ?

— Je souffrais un peu, et puis...

— Quoi ?

Je prononçais à moitié voix le nom allemand de l'objet : Gustave n'y faisait attention et pérorait toujours ; M. Duclos me regardait avec étonnement.

— Je cours au cercle ! dit Gustave en sortant de table.

Voilà qui est aimable ! dit Laurence.

— Ah dame ! j'en suis fâché ; mais nous avons à résoudre ce soir une question très-importante : les vieux prétendent employer le reliquat des cotisations à l'achat d'une bibliothèque pour classer leurs journaux ; nous, nous voulons remplacer le billard actuel par un meilleur. L'affaire sera chaudement disputée.

— Allons, reprit Laurence en soupirant, il y a toujours des affaires importantes ailleurs qu'ici.

Gustave n'entendit pas cette réflexion : avant que Laurence eût achevé de parler, il avait disparu.

— Laissez-le aller, dit M. Duclos en passant sa main sous le menton de sa fille, il sera fou jusqu'à ce que la responsabilité vienne peser sur lui.

— Mon Dieu, c'est moins pour moi qui suis faite à tout cela, que pour M. Gartner.

— Au fait, tu as raison, il ne faut pas deux poids et deux mesures. Monsieur Gartner, nous ne vous

retonons pas : pourvu que vous soyez dans les bureaux à dix heures, allez au cercle, si vous voulez.

— Je vous remercie, monsieur, je ne suis pas du cercle.

— Eh bien, au café.

— Je n'y vais jamais.

— Alors, où passez-vous la soirée ordinairement ?

— Chez moi ou bien chez M. Noblot.

— Tiens ! c'est étrange... Comment concilier tout ça ? Enfin, c'est bien. Mais, ne vous y trompez pas, loin de vouloir vous chasser, je n'entendais que vous mettre à l'aise : si l'on vous plait de rester ici, ma fille vous tiendra compagnie pendant que je lirai mes journaux. Vous savez l'allemand, paraît-il, Laurence va vous mettre à contribution.

Dieu sait si je me résignai facilement à mon sort, et, faut-il le dire ? je me flattais peut-être : mais il me semblait qu'une autre personne était aussi satisfaite que moi.

Laurence quitta le salon et revint un instant après tenant à la main un beau livre tout fraîchement sorti de chez le libraire ; c'était un *Voyage en Suisse*, avec texte allemand et gravures à la teinte neutre, représentant lacs, cascades, glaciers et mon-

tagnes. Mon cœur tressaillit : « Aurait-elle pensé à moi en achetant ce livre ? »

— Quels délicieux paysages ! me dit Laurence, que vous êtes heureux, monsieur Otto, d'avoir vu toutes ces belles choses !

— Hélas ! mademoiselle, ce que j'en ai vu a laissé au contraire dans ma mémoire le plus lamentable souvenir.

— Comment ? n'est-ce pas votre pays ?

— Oui, mais c'est là que mon père a été enseveli sous l'éboulement d'une montagne.

— Oh ! grand Dieu ! je croyais que vous auriez quelque plaisir à revoir... Je vais aller chercher autre chose.

— Non, non, si vous voulez bien permettre, nous laisserons Lucerne de côté ; tout le reste m'offrira le plus vif intérêt, puisque vous avez la bonté de songer à mes impressions.

Le livre ouvert, nous le feuilletâmes d'un bout à l'autre, l'allemand fut oublié : les chalets, les torrents, les forêts de sapin, les pics neigeux de l'Oberland et de la Savoie attirèrent toute notre attention.

— Croiriez-vous, me dit tout-à-coup Laurence, que Gustave trouve tout ça bête comme la lune, sui-

jour et la Leysse grossissait sensiblement, mais on est si habitué à ses flux soudains qu'on y faisait à peine attention.

» A 10 heures et demie, le bruit se répandit en ville que le train-poste avait un retard; puis on a appris que ce retard provenait d'une inondation considérable qui s'était produite dans la prairie de Voglans.

» Une dépêche adressée au chef de gare disait :

« A Choudy, Aix, Châtillon et Culoz, les trains 4, 9, 10, 11 et 13 sont supprimés pendant la journée du 10 juin. »

» On sut plus tard que la rivière de Leysse avait rompu sa digue au-dessous de Biollay et que les eaux s'étaient précipitées avec furie dans la prairie, avaient atteint la voie ferrée et la couvraient sur une étendue de deux kilomètres environ.

Il y avait lieu de craindre que la voie ne fût détériorée, et, dans une telle situation, la prudence commandait de ne pas lancer les trains à travers l'inondation. On les conduisit donc à Aix, où voyageurs et marchandises furent mis à terre, puis on les gara à Choudy.

» Un service de voitures fut immédiatement organisé entre Aix et Chambéry, et les voyageurs sont arrivés dans cette dernière ville à 5 heures 1/2 du soir. Ceux qui se rendaient plus loin ont pu continuer leur route sur Saint-Michel et l'Italie par le train qui est parti de Chambéry à 7 heures 53 minutes du soir.

» Les prévisions, quant à l'état de la voie, se sont trouvées justes. Il paraît que le ballastage a été enlevé sur plusieurs points.

» D'heure en heure la Leysse montait avec une effrayante rapidité; à trois heures elle était en ville, à cinquante centimètres seulement de la clé de voûte du pont du Reclus, et à trente centimètres au-dessous de la maison du café Routin, établie sur la rivière même. A 5 heures il ne s'en fallait plus que de quelques centimètres qu'elle emplit entièrement l'arche du pont, et ses eaux furieuses battaient à plus de trente centimètres de hauteur les flancs de la vieille maison du café Routin.

» A la même heure le bruit s'est répandu en ville que les moulins de Cognin venaient d'être emportés par l'Yère.

» Un grand nombre de personnes se sont transportées dans ce village où elles n'ont pas tardé à être fixées. Les moulins de Cognin étaient debout, mais on avait vu passer sur l'eau les débris d'une construction qui paraissait être un moulin. Des poutres, des meubles, des instruments aratoires, des débris de toiture avaient paru et disparu avec la rapidité de l'éclair aux yeux de la foule effrayée. C'était, disait-on, un moulin établi sur ce torrent près de Saint-Thibaud de Couz. On n'avait pas vu passer de cadavres.

» Malheureusement, les habitants de Cognin allaient avoir à constater sous leurs yeux un affreux accident.

» Le nommé Bollon, charpentier, demeurant près du vieux pont, marié et père de six enfants, dont le plus jeune n'a pas un an, voyant passer tant de débris, conçut la fatale idée de s'emparer des épaves.

» Il plaça sur le torrent, en amont du vieux pont, deux longues pièces de bois dont il fit une sorte d'échafaudage, sur lequel il se mit pour arrêter les débris au passage.

» Le pied lui glissa-t-il au moment où il se baissait pour saisir quelque objet, fut-il pris d'un étourdissement? On l'ignore; mais ce que l'on sait, c'est que le malheureux Bollon fut précipité dans le torrent, et entraîné avec une épouvantable rapidité.

» Quelques personnes ont affirmé l'avoir vu se débattre dans les eaux mugissantes, essayer de saisir une poutre, se relever, puis retomber.

» Quoi qu'il en soit, bientôt on put apercevoir son corps ballotté par les flots, paraître et disparaître successivement en s'avancant vers le pont, puis sa tête alla heurter violemment l'angle de l'assise de la première arche du côté de Chambéry, en face de sa maison. A partir de ce moment, nul ne l'aperçut plus. Cent personnes avaient été spectatrices de cette scène douloureuse, qui s'est terminée au milieu des cris d'effroi de la foule et des cris de désespoir de la famille de cet infortuné, si terriblement puni par la Providence d'un sentiment de cupidité. »

« Samedi matin.

» J'ai appris qu'à minuit la Leysse et l'Yère avaient commencé à baisser.

» A quatre heures du matin la diminution était de plus de 50 centimètres dans chacun des deux torrents.

» La pluie s'était arrêtée à temps.

» Ce matin, elle a complètement cessé de tomber. Le soleil a paru sur l'horizon, voilé de temps à autre par quelques nuages. »

Chronique Locale.

La musique de l'Ecole de cavalerie fera entendre, ce soir, dans l'enceinte du Carrousel, les morceaux suivants :

- 1° Grande marche;
- 2° *Ernani*;
- 3° *Les Fauvettes* (polka);
- 4° *Jérusalem*;
- 5° *Quatuor Rigoletto*;
- 6° *Murmures du Bal* (valse).

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

Variétés.

M. l'abbé Moigno a commencé jeudi soir ses conférences mensuelles de science vulgarisée au cercle des sociétés savantes. Un auditoire d'élite se pressait dans la salle des séances;

un grand nombre de notabilités étaient venues entendre le doyen des journalistes scientifiques et assurément le maître de la vulgarisation en France. M. Le Verrier, membre de l'Institut; les officiers de l'ambassade japonaise, occupaient les premiers fauteuils.

Le progrès des sciences, pendant le mois écoulé, a été passé en revue. M. Moigno a débuté en annonçant une bonne nouvelle. Le grand prix Napoléon III, destiné à celui qui aurait trouvé la plus belle application de l'électricité, a été enfin décerné cette année à M. Ruhmkorff, pour l'appareil d'induction qui porte son nom.

Ce prix a une valeur de 50,000 fr. Nous mentionnerons parmi les sujets traités la théorie de la voix humaine du docteur Fournié : à l'aide d'un larynx artificiel, on parvient à reproduire un certain nombre des sons de la voix; le *mannequin d'auscultation* de M. le docteur Collongues : c'est une poitrine artificielle assez bien construite pour que l'élève en médecine, en appliquant contre elle son oreille, puisse y percevoir les bruits correspondant aux diverses maladies; le cornet acoustique de M. Communal; le *stéthoscope* de M. Koenig, avec lequel on peut entendre le souffle du cœur d'un bout à l'autre de l'appartement.

La fameuse pierre tombée du ciel le 14 mai dernier est mise sous les yeux des assistants.

Nous signalerons encore, parmi les curiosités de la séance, l'*éclairage Mille* : c'est de l'air pris dans la pièce, et qui, mêlé dans un appareil convenable avec de la vapeur de pétrole, se transforme en gaz très-éclairant. Un petit lustre ainsi alimenté éclaire les assistants. On conçoit les avantages de ce système portatif. L'*allumeur électrique* de M. Cornélius a très-étonné : il suffit d'enfoncer une sorte de bouchon en caoutchouc dans une cavité garnie de soie pour produire une étincelle électrique qui enflamme le gaz. M. Subra a montré aussi le *syphom lumineux*, qu'il a appliqué à la rampe de l'Opéra : c'est un bec de gaz renversé; le bec est sens dessus dessous et la cheminée plonge vers le sol.

La flamme dirigée ainsi de haut en bas et enfermée dans un verre ne peut plus communiquer le feu aux vêtements des artistes. Quant à l'appareil en lui-même, c'est un petit calorifère miniature : le bec représente le foyer. Au verre renversé on adapte un tuyau qui se courbe et monte verticalement comme la cheminée d'un poêle. Le bec allumé, le tuyau fait appel et entraîne la flamme de haut en bas.

Le savant vulgarisateur a fait ensuite son auditoire juge de la lumière éblouissante que donne la combustion du *magnesium*. Le *magnesium* est un métal blanc jaunâtre, encore assez cher, mais dont le prix ne s'élève cependant pas au delà de 60 centimes pour un mètre de fil de ce métal d'environ 2 millimètres d'épaisseur. Voici une lampe à alcool, lumière pâle, sans aucun pouvoir éclairant; voici

un fil de *magnesium*; placez-le dans la flamme. Quelle merveille! soudain une étoile étincelle là où on ne voyait qu'un peu de feu jaunâtre; une lumière d'un blanc admirable se répand dans la salle et éclaire les assistants avec presque autant d'éclat que la lumière électrique. L'expérience est saisissante.

M. l'abbé Moigno a terminé son intéressante leçon d'ouverture par la photosculpture, les épreuves photographiques de grandeur naturelle et la télégraphie électrique. Deux employés de l'administration ont fait fonctionner le bel appareil imprimeur de M. Hughes. L'employé appuie les doigts sur des touches absolument comme s'il jouait de l'orgue, et l'instrument docile envoie à destination jusqu'à deux cents lettres par minute toutes imprimées.

A peine les phrases communiquées par les assistants étaient-elles dictées que déjà l'appareil de réception les rendait tout imprimées, au grand étonnement de chacun.

M. l'abbé Moigno a encore prouvé une fois de plus que la science est une grande magicienne qui sait charmer autant qu'étonner.

Dernières Nouvelles.

» On lit dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord* :

« La Prusse et l'Autriche maintiennent résolument, jusqu'à présent, la ligne d'Appenrade à Tondern. En cas de partage du Schleswig, les vœux des populations devront être écoutés. »

On écrit de New-York, 4 juin. — Les dépêches de Grant ne constatent aucun engagement général.

Pour les dernières nouvelles : P. GODET.

Tous les abonnés au journal L'ILLUSTRATION reçoivent gratuitement la FRANCE NOUVELLE ILLUSTRÉE. Voici le sommaire de la livraison qui accompagne l'illustration du 11 juin :

Texte : Au lecteur. — I. Préliminaires. — II. Plan des agrandissements de Marseille. — III. Palais impérial. — IV. La Bourse. — V. L'hôtel de la Préfecture. — VI. Les nouveaux Ports; les Docks. — VII. La rue de Noailles. — VIII. Fontaine des allées de Meilhan. — IX. Chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. — X. Eglise Saint-Joseph. — XI. Fontaine des Capucines. — XII. Eglise Saint-Michel. — XIII. Place Saint-Michel. — XIV. Square de la butte des Moulins.

Gravures : Plan des agrandissements de Marseille. — La Bourse. — Nouvel hôtel de la Préfecture (façade). — Hôtel de la Préfecture : la Cour d'honneur. — Les nouveaux Ports et les établissements de la Compagnie des Docks. — La rue de Noailles. — Fontaine des allées de Meilhan. — Chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde. — Eglise Saint-Joseph. — Fontaine de la place des Capucines. — Eglise Saint-Michel. — Place Saint-Michel. — Square de la butte des Moulins!

P. GODET, propriétaire-gérant.

— Je crains d'être importun... Ma place est-elle bien à la Saulaie?... Je ne suis rien en ce monde où l'on ne compte que par la fortune... Ah! si je pouvais conquérir une position!...

— Quelle idée! M. Noblot demande-t-il cela?

— Non, mais M. Noblot et ses sœurs ont des droits acquis à une faveur qui les ravit. Sais-je si je ne suis point indiscret d'y prendre une petite part?

— Oh! les vilains soupçons!

Laurence ferma le livre et se mit à faire sur la table une gamme muette avec ses petits doigts roses; on n'entendit plus que la respiration bruyante de M. Duclos, qui dormait dans son fauteuil.

Après de deux minutes, Laurence se leva; puis, un peu penchée vers moi, et parlant bas, comme si on eût pu l'entendre :

— Otto, vous viendrez à la Saulaie dimanche? me dit-elle.

— Si je viendrai, Laurence!... puisque vous me le dites!

Mon obéissance fut payée par un regard et l'ombre d'un sourire, rien, si l'on veut, tout pour moi!

Une seconde après la porte du salon se fermait sur elle.

— Entrez! dit M. Duclos se réveillant au bruit de

la porte. Ah! ah! ajouta-t-il en se frottant les yeux, vous êtes seul, monsieur Gartner, je vous tiens mauvaise compagnie, pardonnez-moi... Mais il est dix heures : en fait d'habitudes, nous en sommes ici encore au moyen-âge, prétend Gustave; à dix heures le couvre-feu. Voulez-vous passer dans les bureaux.

Il eut la bonté de me conduire et de me souhaiter une bonne nuit. Vœu superflu, du reste, un autre souhait que le sien devait me faire une nuit de rêves et de bonheur, mais sans sommeil.

IV.

Comme on ne s'obstine point à peindre un fleuve qui descend la même pente, suit les mêmes rivages et reflète un même ciel, la vie ne vaut pas d'être racontée quand rien n'en trouble le cours; les obstacles seuls et l'effort qu'il faut faire pour les surmonter méritent d'arrêter le regard. Aussi n'aurai-je que peu à dire des deux années qui s'écoulèrent depuis le jour où j'étais entré à la Recette particulière d'Ancenis en qualité de cinquième employé jusqu'au moment où je n'eus plus d'autre supérieur véritable que M. Duclos lui-même. Le personnel des bureaux ne changea point, je ne montai pas en grade officiellement; mais, quand il fut bien reconnu que je pos-

seçais parfaitement toutes les parties du travail, mes appointements furent portés au chiffre le plus élevé que les usages admissent à la Recette, deux mille cinq cents francs par an, et tout contrôle cessa de s'exercer à mon égard. M. Gustave Moraud profita plus que personne de mes progrès, se déchargeant peu à peu de la tenue de ses livres sur M. Noblot et moi, il finit par ne faire plus que de rares apparitions au bureau. Toutefois sa gratitude fut peu marquée; c'était, suivant lui, un droit acquis au futur maître de partager sa besogne à ceux qui, plus tard, seraient trop heureux d'avoir mérité ainsi sa faveur. Aussi n'y comptais-je guère : la crainte de me voir révéler une aventure à laquelle son amour-propre attachait un puéril intérêt, le portait seul à me ménager; c'était une bien faible garantie. Vint ensuite le jour où il pourrait se débarrasser de moi, les heures du travail que je lui épargnais seraient parfaitement oubliées.

D'ailleurs mes vues allaient fort au-delà d'un emploi de bureau. Poussé par une ambition sans mesure, parce qu'elle venait du cœur, qui ne calcule jamais les difficultés, je visais à obtenir une place de percepteur. De là, franchissant en imagination tous les degrés à pieds joints, j'arrivais à une recette

particulière. Oh! si cela se réalisait, mon Dieu! le but véritable ne serait pas encore atteint, sans doute, mais j'aurais le droit d'entrer en lice avec un rival. Mes éperons gagnés, pensais-je, la main qui doit couronner le vainqueur ne pourrait-elle toucher mon front?

Chimères trop caressées! lorsque je m'en ouvrais à ma mère, sans lui confier le sentiment qui m'inspirait au fond, son étonnement eût dû m'ouvrir les yeux.

— Mon cher Otto, me dit-elle, quel vent souffle ta petite barque pour lui faire franchir les obstacles avec tant d'aisance? Crois moi, va, sois plus modeste. De mon côté, j'ai voulu savoir ans-i quel avenir il m'était permis d'espérer pour toi. Or, voici ce qui me reste bien démontré : à défaut de protection, tu ne saurais obtenir la moindre perception avant d'avoir gagné l'appui du receveur général. C'est donc à Nantes que nous devons porter tous nos efforts : j'y ai un parent qui a bien voulu faire une première démarche; ton nom a été prononcé, maintenant il faut attendre.

(La suite au prochain numéro.)

